

ABONNÉS

LE SOIR

Retrouvez tous nos longs formats sur notre site abonnés, plus.lesoir.be

plus.lesoir.be



Au cœur d'une création chorégraphique

Avant de se lancer sur le plateau, une création chorégraphique passe par des périodes de discussion, d'échange entre les danseurs et la chorégraphe.

© SERGINE LALOUX



Au cœur du spectacle, Sara Tan en est le fil rouge, ajoutant à la danse des parties de textes pleins d'humour et de punch.

© SERGINE LALOUX

Ce vendredi 4 octobre, en ouverture de la Biennale Charleroi Danse, Michèle Noiret présentera sa nouvelle création, « Le chant des ruines ». Durant plusieurs mois, nous avons suivi les répétitions.

au Théâtre national suite au changement de directeur.

« Évidemment, ça a été un double choc. Dur à encaisser », se souvient-elle.

Quoi qu'il en soit, il faut aller de l'avant et la chorégraphe refuse de se laisser abattre. « Nous avons trouvé de nouveaux accords avec Charleroi Danse et Chaillot. Mais c'est évidemment plus complexe. Au Théâtre national, nous avions accès à un atelier de décor. Essentiel pour la danse-cinéma que je développe depuis des années. Sans cet outil, il fallait trouver une nouvelle manière de travailler. Par ailleurs, nous n'avions plus de lieu fixe pour les répétitions, hormis mon studio, qui n'a évidemment pas les dimensions d'un plateau de théâtre. Nous avons donc commencé une vie de nomades... »

La nouvelle création va en effet s'élaborer en itinérance entre quatre lieux : le palais de Chaillot à Paris, les studios de Charleroi Danse, le studio de la Lys à Molenbeek et le studio Thor à Saint-Josse. Quatre lieux de dimensions différentes et aux équipements très variés.

Tenant compte de ces données pratiques et de l'absence d'un atelier de décor, la chorégraphe développe une idée originale pour la scénographie. « De fil en aiguille, nous sommes arrivés à l'idée d'un décor en carton. Léger, pas cher, facile à déplacer, à découper, etc. » Mais pas si simple à mettre en place.

Vendredi 14 juin, studio de la Lys

Dans le grand espace blanc du studio, Michèle Noiret, son assistant David Drouard et les danseurs travaillent sur quelques séquences du spectacle. De grands panneaux de carton sont posés au sol. Chaque fois qu'un danseur pose son pied sur leur surface, son empreinte s'imprime dans la matière. Ce qui aurait pu être un handicap devient un atout.

Sur le côté, un tas de morceaux de carton déchirés attend d'être évacué. Surprise !, c'est là que les danseurs se dirigent. « Le titre du spectacle s'inspire de l'état de notre monde actuel », sourit la chorégraphe. « Je voulais parler du climat, des forêts en feu (NDLR : c'était avant les incendies en Amazonie), de la fonte des glaces... D'où le titre *Le chant des ruines*. Mais il n'était pas question d'évoquer tout cela de façon journalistique. Le pari consiste à créer des images qui font penser à cela mais en laissant chacun libre d'interpréter les choses à sa façon. »

Tandis que nous parlons, les danseurs se sont installés sous la direction de David Drouard. Son téléphone à la main, l'un d'eux se glisse sous les cartons. Un appel urgent peut-être ? La chorégraphe éclaire notre lanterne. « J'ai développé depuis des années une danse-cinéma avec caméraman sur le plateau, images filmées en direct se mêlant à d'autres réalisées en extérieur... Tout un dispositif complexe qui pouvait se cacher et s'intégrer dans les décors en dur mais qui ne peut s'adapter aux panneaux de carton. Alors que pouvions-nous réaliser cinématographiquement avec un tel matériau ? On a finalement décidé de travailler avec des caméras mais aussi avec nos iPhones utilisés directement par les danseurs. Avec Vincent (Pin-

ckaers, responsable de la création vidéo, NDLR), on s'est lancés dans une recherche de qualité d'images, de textures... Rien à voir avec la traditionnelle vidéo de spectacle. »

Autre nouveauté pour cette création : les danseurs eux-mêmes. Une toute nouvelle équipe qui doit apprendre à se connaître. Manifestement, cela marche plutôt bien. Tandis que nous discutons avec la chorégraphe, ils rigolent dans un coin, essaient des mouvements, des combinaisons à deux ou trois. « On a fait beaucoup d'improvisations dans lesquelles on a collecté quelques moments. Ensuite, il faut tisser tout ça. »

Problème, le studio de la compagnie est fait pour la pratique de la danse mais pas pour les spectacles. Impossible donc d'y installer le décor, les éclairages, l'écran... Il s'agit d'expérimenter sans les conditions du plateau. Pas simple.

Tandis que Sara s'isole dans un coin, Alexandre Bachelard, Harris Gkekas et Denis Terrasse se lancent dans un play-back d'une scène du film *Stalker*, de Tarkovski. Avec *Husbands*, de Cassavetes, c'est une des sources d'inspiration du spectacle. « Un des leitmotifs de cette création, c'est de multiplier les ruptures. À la fois dans l'action et dans l'esthétique. »

Le trio se lance. Fous rires au bout de quelques secondes. Pas simple de faire un play-back d'une langue, le russe, à laquelle on ne comprend rien. Outre les bandes-son de cinéma, des chansons devraient aussi intervenir. « Ce qui m'importe, c'est la présence. Être incarné. Mais je veux aussi de la danse, des mouvements de circulation de groupe... On travaille beaucoup aussi sur les regards qui font exister l'espace autour des inter-

REPORTAGE

JEAN-MARIE WYNANTS

Vendredi 27 septembre, Charleroi. Michèle Noiret nous ouvre la porte métallique menant aux bâtiments de Charleroi Danse. On est à une semaine de la première de sa nouvelle création, *Le chant des ruines*, dans le cadre de la Biennale Charleroi Danse. Et elle semble inquiète. « On est poursuivi par la malchance ! Sara s'est blessée hier à la main. Elle est aux urgences depuis le début de l'après-midi, on craint une fracture. » La nouvelle est grave. Sara Tan, une des cinq interprètes du *Chant des ruines*, est un peu le fil rouge du spectacle. Un spectacle qui, depuis le départ, se construit en équilibre instable, obligeant la chorégraphe à revoir tout son mode de fonctionnement des dernières années. Flash-back.

Novembre 2017

Michèle Noiret apprend que dans le cadre de la remise à plat des contrats-programmes, sa subvention est diminuée de quasiment 25 %. Sale coup pour la chorégraphe qui, quelques mois plus tôt, a dû faire face à la fin de sa résidence

De fil en aiguille, nous sommes arrivés à l'idée d'un décor en carton. Léger, pas cher, facile à déplacer, à découper...

”

grand format



La scéno en carton

Une scénographie en carton, ça semble simple, léger, facile. Mais à l'usage, tout se complique. Au départ, l'équipe pense à utiliser des rouleaux de carton d'emballage. Mais le matériau est inflammable. Il faut donc tout ignifuger. Les rouleaux sont envoyés à Grenoble chez un spécialiste. En-collé et ignifugé, le carton produit un bel effet... mais s'effondre constamment (1).

On essaie alors avec des panneaux faits de carton d'emballage de diverses tailles. Pas concluant. Dès qu'il y a des déplacements d'air, les panneaux basculent (2). Qu'à cela ne tienne, le carton d'emballage est collé sur des plaques de gros carton... qui ne résistent pas à

l'épreuve des répétitions. Vient alors l'idée de construire des structures en bois ou en métal qui soutiendraient le carton. Pour les habiller, des essais sont faits avec divers papiers peints (3 et 4). Une idée très vite abandonnée. Tout comme les fameuses structures de soutien qui, après une longue séance d'improvisation, ressemblent à un véritable... champ de ruines (5). Finalement, la solution viendra de Wim Vermeulen, avec qui la chorégraphe avait déjà travaillé, qui mettra au point des plaques de carton renforcées, vidées à certains endroits et pouvant accueillir de petits éléments de technologie sonore.

J.-M.W.



Michèle Noiret



En mai 2017, après 11 ans de résidence au Théâtre national, Michèle Noiret y présentait sa dernière création, *Palimpseste/Solo duo*, avant de repartir sur les routes. Une sorte de retour à ses débuts.

En 1977, Michèle Noiret rencontre le compositeur allemand Karlheinz Stockhausen. « Je l'ai rencontré quand j'avais 16 ans, lorsqu'il est venu à Mudra, l'école créée par Maurice Béjart », se souvient-elle. « Après mes études, j'ai commencé avec lui une collaboration qui a duré 13 ans. » Tout en tournant avec lui dans le monde entier, elle commence une collaboration avec Pierre Droulers, puis crée sa propre compagnie en 1986. Après *La Crevéche*, une première création en 1987, elle crée *Vertèbre* puis *Louisiana Breakfast*, premier spectacle d'une collaboration avec Bud Blumenthal qui durera une dizaine d'années. Dans *Les plis de la nuit*, en 1996, elle introduit pour la première fois des images filmées. Après *Solo Stockhausen* en 1997, qui rend hommage au compositeur, elle crée *En Jeu* en 1998. Première étape d'une collaboration avec le compositeur Todor Todoroff qui se poursuit encore aujourd'hui. En 2002, le vidéaste Fred Vaillant rejoint l'équipe pour travailler sur l'image. Depuis, Michèle Noiret développe un travail chorégraphique intimement lié au son et à l'image filmée en direct ou intégrée au spectacle. Une danse-cinéma où les interprètes sont aussi de vrais personnages. Un univers singulier qu'elle développera durant une dizaine d'années au Théâtre national. Et qu'elle réinvente aujourd'hui une nouvelle fois.

J.-M.W.



Petit à petit, avec l'écran, les images en direct, le travail sur le son, le spectacle prend forme. © SERGINE LALOUX.

les panneaux dressés et manipulés par les danseurs.

« On refait ça. Et on voit si je suis plus inspirée aujourd'hui », soupire Michèle Noiret. « Comment on fait pour avoir les caméras raccord avec les plaques ? », interroge-t-elle au micro. « C'est un truc que vous gérez, ça ? » Pas de réponse du côté de la table technique. « Bon, je suppose que ça veut dire oui », sourit la chorégraphe.

Régulièrement, on interrompt les danseurs pour un réglage technique, un problème de son, un ajustement de l'image. Durant ces interruptions, tandis que Todor Todoroff prend note de tous les éléments dont il doit tenir compte pour sa composition sonore, les cinq danseurs continuent à chercher, à tester, à reprendre encore et encore leurs mouvements avec une complicité évidente.

Quelques minutes plus tard, premier filage. Le spectacle est loin d'être figé mais on enchaîne une série de scènes pour trouver le bon rythme, voir ce que donne l'ensemble. Les plaques de carton se transforment en bar, en balcon, en mur, en sol... Elles ont été doublées et renforcées avec des coins métalliques résistant à toutes les manipulations que le quintet leur fait subir. Glissant au sol, elles prennent des airs de plaques tectoniques. Craquements, bruits de chute, le son vient renforcer l'idée d'écroulement, de délabrement. Le chant des ruines se fait entendre.

Le tas de morceaux de carton déchiré est toujours là et les danseurs y plongent munis de leur téléphone, filmant la poussière, le grain du carton, les déchirures aux allures de banquises à la dérive. La séquence est superbe mais très inconfortable pour les interprètes. En sueur, le nez et la bouche couverts de masques blancs antipollution, ils peinent à respirer, ne voient plus clairement où ils vont.

D'un coup, Sara et Denis, le plus baraqué des trois garçons, surgissent face à face. Choc des visages, Sara titube, porte ses mains à son visage. Tout s'arrête. Dans la pénombre, tout le monde l'entoure, la soutient. On lui apporte de l'eau, de la glace... Un des danseurs fait tourner une serviette pour lui apporter de l'air frais. La jeune femme saigne et peine à retrouver ses esprits... « On fait un break », annonce la chorégraphe, inquiète pour la jeune danseuse...

Vendredi 27 septembre, Charleroi Danse

Deux mois après ce premier accident, Sara est en train de passer des examens pour sa main aux urgences. Dans la salle,

le travail continue. Pour la première fois, l'équipe peut répéter avec le grand écran en fond de scène et dans les conditions réelles de la représentation. Mais sans Sara, la chose est compliquée. Le son a pris une nouvelle ampleur depuis la dernière fois. Un rythme lent et lancinant comme des battements de cœur qui finissent par s'emballer. L'un des garçons prend la place de Sara et la séquence du balcon démarre. Une fois, deux fois, trois fois... Le moment est compliqué, avec un déplacement des panneaux dans le noir qui ne se termine jamais tout à fait comme prévu. D'autant qu'en prime, le bruit est plutôt dérangeant. « Je vais trouver quelque chose pour le couvrir avec la bande-son », rassure Todor.

Autre problème, certains cartons doivent être remplacés. « Wim, on les aura quand ? », interroge la chorégraphe. « Tu me tiens au courant. C'est urgent. Il n'y a plus que des urgences maintenant. »

À une semaine de la première, plus question de perdre du temps. Par contre, on peaufine les moindres détails, on ajoute ou on retranche des secondes. Sur une question de lumière, David fait une suggestion. Les danseurs une autre. « OK, on va essayer », conclut Michèle Noiret. « Avec le temps, j'ai appris à ne pas rejeter les choses. Parfois, c'est un gros foirage qui va devenir LE truc qui nous manquait. »

Quelques minutes plus tard, Sara pousse la porte de la salle. Tout le monde s'exclame, l'entoure comme la fois précédente. Elle a la main droite bandée avec un dispositif lui bloquant totalement deux doigts. Chacun vient l'embrasser, la soutenir. Elle s'assied au premier rang, enlève péniblement son manteau, puis fonde en larmes en voyant les autres sur le plateau.

Lundi 29 septembre

Nous envoyons un petit message pour prendre des nouvelles de Sara. La réponse de Michèle Noiret arrive quelques minutes plus tard : « On doit tout adapter. Elle a le doigt fêlé... ou cassé, on a un RDV aujourd'hui pour un deuxième diagnostic... Pas de chance ! Belle journée. »

Il reste quatre jours avant la première. Vendredi soir, Sara et les autres seront sur scène.

Et les spectateurs n'y verront que du feu. La magie du spectacle...

Cet après-midi, en l'absence d'une partie de l'équipe, le travail se fait en duo. Dans chaque « couple », l'un évolue les yeux fermés, guidé par l'autre. « Faire les mouvements les yeux fermés, c'est une façon de mieux les intégrer, les ressentir, pour les reproduire ensuite les yeux ouverts. » Tandis que les trois garçons répètent inlassablement leur playback, Sara travaille sur un texte qui doit se transformer en mouvement. « C'est encore flou », sourit-elle.

« On cherche. »

Mardi 23 juillet, studio Thor

À l'extérieur, la chaleur écrase la ville, mais lorsqu'on pousse la porte du studio Thor à Saint-Josse, on entre dans un autre monde. Dans la pénombre, toute une petite bande s'agite. Cette fois, en plus des cinq danseurs (Liza Penkova a rejoint ses collègues), de la chorégraphe et de son assistant, l'équipe presque complète est rassemblée : techniciens, caméraman, créateur son, régisseur... Une quinzaine de personnes au total.

L'espace, nettement plus grand, permet de tester la scénographie et les projections. Mais il n'est disponible que quelques jours. Il faut donc avancer le plus possible avant de retourner dans le petit espace du studio de la Lys. Au moment où nous entrons dans la salle, un cri de femme retentit. Une danseuse surgit derrière l'un des panneaux dressés puis toute l'équipe se retrouve devant un paysage en feu. Un ballet d'apparitions et de disparitions se met en place avec

Nous n'avions plus de lieu fixe. Nous avons donc commencé une vie de nomades...

”

La Biennale Charleroi Danse

Quand Du 4 au 26 octobre.

Où Aux Écuries de Charleroi Danse mais aussi au Palais des beaux-arts et à la Raffinerie à Bruxelles.

Des accueils Plusieurs compagnies internationales de renom sont au rendez-vous. Dès l'ouverture, vendredi 4, on retrouvera Boris Charnatatz avec *Levée* et *Infini*. Le dimanche 6, le Brésilien Bruno Beltrão présentera *Inoah*, suivi le mercredi 9 par Israel Galván dans *El Amor Brujo*. Le samedi 12, les Français de (LA)HORDE livreront l'ébouriffant *Marry Me in Bassiani* tandis qu'Alain Platel et Fabrizio Cassol feront la clôture les 25 et 26 octobre avec leur *Requiem pour L*.

Des créations Outre *Le chant des ruines* de Michèle Noiret (vendredi 4 et samedi 5), on pourra découvrir *Weg* d'Ayelen Parolin (11 et 12), *Clearing/Clairière* de Louise Vanneste (17 et 18), *Glitch* de Florencia Demestri et Samuel Lefeuve (17 et 18), *IDA don't cry me love* de Lara Barsacq (18), *rOnde* de Félicette Chazerand.

Infos www.charleroi-danse.be